



# Grippe, la Gironde frappée par l'épidémie en 1918-1919

Retour un siècle en arrière avec l'universitaire arcachonnais Hubert Bonin et son confrère Pierre Guillaume sur l'épidémie de grippe qui frappa la Gironde en 1918-1919. Une étude passionnante.

Alors que la guerre marchait vers son terme et qu'on espérait mettre fin aux pertes humaines considérables, la Gironde est frappée elle aussi par la grippe dite « espagnole », expression employée par La Petite Gironde dès août 1918, avec trois vagues successives : en mars 1918, surtout en septembre-décembre 1918 et en février-mai 1919.

On a estimé qu'elle a provoqué en France 91 500 décès en 1918 et 35 000 en 1919. Les mouvements de troupes ont pu favoriser une diffusion de la maladie, sans qu'on puisse identifier si l'arrivée des troupes américaines en Gironde a pu contribuer à l'extension de la pandémie, comme c'est le cas dans certaines villes françaises.

## 1. L'éruption de l'épidémie à Bordeaux

À Bordeaux, la grippe sévit en septembre, octobre et novembre 1918, avec un paroxysme très net pendant la deuxième quinzaine d'octobre. En cumulant ainsi les méfaits de la grippe, de la pneumonie et de la broncho-pneumonie, on ne relève non plus 733, mais 1 723 décès pour les mois d'août à décembre 1918. C'est bien un fléau comparable à ceux du XIXe siècle : le choléra y a fait respectivement 386, 751 et 716 victimes, lors de ses poussées de 1832, 1849 et 1854.

La variole a provoqué 2 015 décès en 1870 et près du double en 1869-1871.

Les chiffres cités ici ne peuvent, évidemment être comparés qu'avec précaution, car la population de la ville a beaucoup changé. De ceux de 1918, on ne peut guère déduire des taux de mortalité spécifiques ; Bordeaux est alors une ville refuge, et nul n'est capable de chiffrer, même approximativement sa population du moment.

La seule comparaison plausible que l'on puisse faire est celle des chiffres absolus des décès : 1918 apparaît comme marquée par une poussée de 38 % de la mortalité puisqu'on y relève 8 543 décès, contre 6 102 et 6 317.



Photo d'illustration : militaires de l'American Expeditionary Force victimes de la grippe de 1918 en France.

## 2. Une répartition des victimes

L'épidémie a sévèrement éprouvé de 4 000 à 8 500 individus. Elle a affecté une population jeune : la tranche de 20 à 39 ans comprend 56 % des victimes, celle de 40 à 59 ans 20,5 % et celle des plus de 60 ans 8,5 %. Les décès masculins représentent 53 % de l'ensemble, les décès féminins 47 %. Elle a largement épargné les enfants et les adolescents, et elle n'a pas particulièrement affecté les vieillards. Mais on peut calculer le taux de mortalité par âge car les circonstances propres à 1918 permettent d'utiliser ni les chiffres des recensements de 1911 et de 1921.

Sur les 761 décès attribués à la grippe par le Conseil départemental d'hygiène, 235 cas, soit 31 %, ont eu lieu à l'hôpital, pour un total de 1 125 personnes hospitalisées. Parmi celles-ci, les militaires sont nombreux ; ils fournissent plus de la moitié des décès hospitaliers et, parmi eux, 50 % environ sont originaires de l'empire colonial. Les Africains étaient particulièrement vulnérables à la grippe ainsi qu'aux affections pulmonaires, et ont certainement été vulnérables à la maladie. Cependant, ces chiffres si élevés à Bordeaux ne permettent aucune extrapolation car elle était un lieu de passage : ses hôpitaux militaires avaient vocation à recueillir les soldats d'outre-mer. Parmi les hospitalisés pour cause de grippe, la mortalité est de 21 %.

L'étude de la répartition socio-professionnelle, que permettent

les registres, n'apporte pas de révélations pour la population civile, et rien ne permet de dire que la grippe ait été particulièrement meurtrière pour certaines catégories sociales, ou qu'elle ait épargné la bourgeoisie. On n'isole pas non plus de foyer épidémique clairement localisé sur la carte de la cité en fonction des quartiers.

## 3. Les réactions des autorités

La grippe a été, à Bordeaux, une épreuve fort sérieuse, mais elle n'a suscité que des réactions limitées, tant de l'opinion que des pouvoirs publics. La première mention qui est faite de la maladie dans la presse date du 10 octobre, dans La Gironde. Le 15 octobre, le professeur Xavier Arnoz, adjoint au maire et délégué à l'Hygiène, donne dans La Gironde quelques conseils pour enrayer la maladie : pommade dans le nez, gargarismes, lit et diète, ou hospitalisation. La communauté scientifique commence à s'interroger activement sur cette soudaine offensive épidémiologique.

Le 10 octobre, le lycée Montaigne est fermé, après qu'il y ait eu un décès à l'internat, mais, dès le 13, on annonce pour le 18 la réouverture des classes préparatoires aux grandes écoles. Le 24 octobre le préfet de la Gironde prend un arrêté, fermant théâtres, les cinémas et les écoles, et réglementant les cérémonies culturelles et les enterrements. Le 1er novembre, on décide qu'il n'y aura plus qu'une

seule cérémonie mortuaire quotidienne par paroisse et que le transport des corps se fera en fourgon automobile, tandis que les cortèges funéraires seront supprimés.

On relèvera une certaine désinvolture des autorités responsables face à leurs propres règles : tandis que les réunions sont interdites le 24 octobre, le jour même et le lendemain sont marqués par les manifestations qui, au Grand Théâtre, et en présence du ministre Georges Leygues, clôturent le Congrès de l'Amérique latine. Le 7 novembre, les délégués du personnel des théâtres viennent à la préfecture protester contre les entraves mises à l'exercice normal de leur profession : l'arrêt du 24 octobre a été appliqué, mais sans recueillir l'adhésion de ceux que l'on pouvait classer parmi les principaux intéressés. Cependant, rien ne résiste à l'annonce de l'armistice, ce qui pourrait perturber la lutte contre la grippe. Le 12 novembre, les théâtres et les cinémas rouvrent légalement leurs portes, tandis que, dans l'euphorie générale, on décrète la réouverture des écoles dès le 18 novembre et celle des internats pour le 25 novembre. Heureusement, l'épidémie, en recul depuis le début du mois, ne connaît aucune recrudescence suite à ces réouvertures.

## 4. La perception de la gravité de l'épidémie

Il y a tout lieu de penser que la population est, en quelque sorte, après quatre ans de conflit, hébé-

tée de souffrance, que la mort de proches est devenue pour chacun une éventualité quotidienne ; cela expliquerait donc que les ravages réels de la grippe n'émeuvent alors guère une majorité de Girondins. La grippe est un mal banal qui peut être mortel, mais qui ne fait pas peur pour autant, car ses atteintes ne sont pas spectaculaires. Au XIXe siècle, le choléra avait quant à lui déclenché des réactions violentes face à des morts soudaines et précédées de graves souffrances.

L'émotion, au sens le plus fort, suscitée par les épidémies, était étroitement liée à la nature même de la médecine. Alors que, au XIXe siècle, celle-ci est restée longtemps empirique (jusqu'à la révolution pasteurienne) et même une médecine de classe, pendant cette épidémie de grippe, le médecin propose à tous les mêmes remèdes et les mêmes soins. La médecine scientifique a donc démystifié la maladie, en même temps qu'elle a accru l'égalité devant la mort ; elle rassure, elle apaise, beaucoup plus qu'elle ne pouvait le faire un siècle plus tôt. En Gironde comme ailleurs, la guerre contre la grippe espagnole aura contribué à donner une impulsion au progrès scientifique, aux méthodes de prophylaxie : d'une tragédie locale, nationale et mondiale, signe de la faiblesse de l'Homme, aura tout de même éclos une forme de progrès.

➔ RECUEILLIS PAR J.-B.L.

L'article a été précédemment publié dans les colonnes de Sud-Ouest le 22 avril dernier.